

Un penseur de l'origine

Günther Anders (1902-1992), auteur d'un essai retentissant, *L'Obsolescence de l'homme* (1956), a développé une critique féroce de la modernité technique. Présentation d'un penseur qui, s'il n'est pas de notre « chapelle », n'en est pas moins original et intéressant.

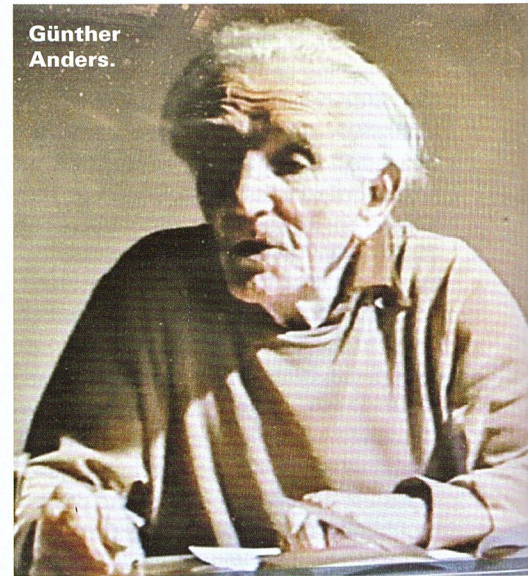
par Paul Piccarreta

Culte de la force, scandale de la faiblesse. 11 mars 1942. Sur la côte ouest des États-Unis, un homme visite une exposition technique dans laquelle fument des machines et couinent des engrenages flambant neuf. Lorsque les techniciens enclenchent ce qui devait être sûrement un lave-linge ou le premier photocopieur, l'homme regarde le sol, cherche l'esquive, cache ses mains derrière son dos. Peut-être se mord-il les lèvres, grince des dents, sue des pieds. Un enfant qui viendrait de commettre un crime, avec le regard du père fixé sur lui comme une mitrailleuse de repréailles. L'homme qui visite cette exposition a cessé de parler depuis le moment où les machines ont commencé de montrer leur superbe. Il n'a pas rougi, mais s'est extirpé de cette situation en glissant d'une démonstration à une autre, et le phénomène s'est répété chaque fois qu'une des machines s'est activée, jusqu'à la fin de la journée. À côté de lui, un homme assiste à la scène. Il s'appelle Günther Anders. Il a fui l'Allemagne nazie quelques années plus tôt, s'est réfugié rue Saint-Guillaume à Paris, puis de là, s'est embarqué pour l'Amérique. Et le voilà dans son épopée à nouveau confronté au parc des machines. Il n'a réchappé au calvaire d'Auschwitz que pour en découvrir une virtuelle réplique : le culte de la force et la haine de l'origine.

Günther Anders est un avant-courrier. Cassandre avec son style. Ce qu'il décrit en 1956, le monde l'a reçu de plein fouet quand la grande industrie

s'invita dans nos salons quelques décennies plus tard. Lorsqu'on en fit une traduction française, un demi-siècle après, c'était déjà trop tard : les rouages du virtuel et de l'*human engineering* étaient devenus notre critère d'existence. Le titre de son opus magnum, *L'Obsolescence de l'homme*, en annonçait le processus : si l'homme est obsolète, cela signifie qu'il a acquis le statut de marchandise. Et de toutes ces marchandises qui circulent depuis les hypermarchés jusque dans la chambre à coucher, l'homme est de toutes la plus désuète. De là notre culte de la performance. De là notre effort pour ressembler aux objets des hypers. La ménagère voudrait, comme ce mannequin reproduit à des milliers d'exemplaires, être aussi lisse qu'une affiche publicitaire. L'écrivain même n'aspire qu'à avoir son nom démultiplié parmi les étalages. C'est qu'à force d'exalter la prouesse de nos machines, nous en sommes venus à en désirer l'efficacité. À force d'hymne à l'industrie, nous en sommes venus à chanter comme des boulons.

Contrairement à Guy Debord, Günther Anders n'a pas caché son projet. Avertir le lecteur de l'imminence du danger. Pour cela, il lui a fallu quitter les sentiers de l'académique et tracer son chemin à travers ronces. Le résultat est résolument neuf : un style conceptuel qui joue sans cesse de l'image et de l'anecdote, échappant à une mécanique universitaire et une théorisation étouffante. C'est que dans un monde automatisé, l'anecdotique



Günther Anders.

est forcément un événement. Ainsi, l'individu de l'exposition technique n'est plus seulement un quidam, mais touche désormais à notre quiddité. Et si nous avons le droit de douter de la véracité de l'histoire – Anders est taquin – on ne peut en nier la thèse fondamentale : l'homme a honte d'être ce qu'il est. Des « mains balourdes » plutôt que des pistons. Des visages plutôt que des parois. Des reins et des bassins. Machine mal huilée. Scandale de la faiblesse.

Cette honte d'une nouvelle espèce, Anders l'appelle prométhéenne. Il la résume ainsi : elle est « la honte qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées ». La machine qui se fait plus ingénieuse que l'ingénieur. Et plus fondamentalement : elle est « la honte d'être devenu plutôt que d'avoir été fabriqué ». *Inter faeces et urinam nascimur*, dirait saint Augustin. Survenus d'une vulve, plutôt que d'une rampe de lancement.

Haine de l'origine, scandale de la naissance. On voudrait faire d'Anders

« La honte qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées. »

un penseur de l'enracinement. Ce serait un contre-sens. Sa critique de l'ontologie heideggérienne en est une première preuve; plutôt que de penser un homme rivé dans une forêt bavaroise, Anders est contraint de le reconnaître à la dérive, sans cesse chassé de son trône, roi exilé traversant le désert depuis le début. Cela n'empêche: son exil lui rappelle sa provenance. Pour Anders, c'est l'origine qui est au fondement de tout, pas l'enracinement. Et c'est précisément ce à quoi voudrait s'en prendre notre époque qui concevra bientôt des petits d'hommes par logiciens.

Le chapitre sur la « honte prométhéenne » s'amorce très justement sur une origine foncière: celle de la naissance. L'homme n'est pas seulement né à Quimper ou à Brignoles, il est venu dans les entrailles de Nadia P. ou dans celles d'Hélène de S. Ce qui pour être un raccourci dans les registres n'en est pas moins un long chemin dans sa compréhension ontologique. C'est par un poème « *aux engrenages* » ouvrant le chapitre que le philosophe nous l'explique. Cela aboutira sur trois scandales fondamentaux:

*personne ne saurait qui je suis
et ne devrait jamais savoir
qui, au sombre commencement,
étaient mes parents,
que jadis, tout petit, dans le ventre
de ma mère,
j'ai nagé comme un poisson
et que je suis venu au monde,
boulette de terre sanguinolente*

Que personne ne sache « *qui je suis* », et je pourrais me fondre dans les hauts fourneaux de l'anonymat du lisse et de l'universel. Ce poème, nous le professons tous inconsciemment. Il est notre credo matinal. C'est que nous trouvons dans une ère où l'efficacité est le critère principal d'une vie bien réussie, il y a de quoi avoir honte de notre origine et vouloir



**Günther Anders
avec Hannah
Arendt dont il fut
le premier mari.**

la dissimuler. Cette origine, Anders la décrit défaillante, sorte de calcul pas très sérieux, de processus « *ancestral* » dans un « *ventre* » forcément « *sombre* ». C'est brumeux, une naissance. L'idéologie des Lumières n'y a rien changé, et le meilleur échographe ne parvient qu'à en obscurcir le mystère. Premier scandale, ce labeur de la naissance n'aboutit que sur des êtres uniques. Le produit de série leur est forcément supérieur.

Il y a donc un fatras d'organes assez étranges, qui relie le nouveau né à un autre être comme lui, et en fait un « *fil naturel* ». Et le voilà, ce petit d'homme, obligé par un devoir de reconnaissance, voilà la vie qui pulse dans ses veines et bat sa chamade alors qu'il n'a rien décidé du tout. Deuxième scandale de la naissance: nous sommes unis à nos parents, mais sur une modalité spéciale; celle du don. Par le fait d'une venue qui tient moins du programme que de la surprise. À l'inverse, remarque Anders, les produits « *refusent de devoir quelque chose à autrui* ». Ils ont été conçus finis, leur autosuffisance les exempte d'une quelconque gratitude.

Troisième scandale: la primauté de l'être sur la volonté. Que l'être humain soit le fruit du hasard ou du planning familial n'y change rien. L'homme à naître se trame dans le sein d'une femme sans que tous deux n'y comprennent grand-chose. Sa propre venue en ce lieu où il a « *nagé comme un*

poisson », des suites d'une rencontre hasardeuse ou convenue, tout cela ne saurait se réduire à une volonté humaine. La « *boulette de terre sanguinolente* » est rétive aux lubies des parents, de la société, de son futur PDG. Il y a quelque chose qui précède leur choix, et ce quelque chose, ô scandale, c'est l'être. Alors le pire, forcément, ce serait que l'enfant soit le fruit d'un viol. Que fera-t-on du petit, « *ce coupable* »? Cet anti-volontariste qui s'est laissé jaillir en dehors de toute planification...

1952: Günther Anders est dans un train qui le mène à Francfort. Une voix d'homme s'élève dans le compartiment à l'adresse d'une jeune femme: « *Et vous, à quoi ça sert que vous existiez?* » Comme la Suédoise n'était pas représentante en métaphysique mais voyageait pour le compte d'un réseau international de foyers pour enfants, elle n'avait pas de réponse toute prête. » L'homme jette à nouveau: « *Vous croyez vraiment que nous valons quelque chose maintenant qu'il y a ce machin [la bombe atomique]? Et vos marmots?* » C'est vrai. Les « *nouveaux venus* » ne sont plus les bienvenus. Le simple fait d'être là est déjà de l'ordre du miracle. Notre existence singulière est une rescapée, car nous devons y passer selon l'injonction de la technique. Mais nous savons désormais que notre vie dans cette époque n'a pu que surgir comme un torrent. Forcément, cela nous rappelle à sa source.

P.P. ■

Pour découvrir Günther Anders

■ **L'Obsolescence de l'homme**, Éditions Lvréa, 2002 (version 1956, rééd. 2012), 360 pages, 25 €.

■ **Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse?** Entretien avec Mathias Greffrath, Éditions Allia, 2001, 96 pages, 6,10 €.